

DE L'ÎLE DIOMÈDE,
J'ÉDIFIERAI CE PONT

Mireille Clapot

Éditions ThoT
Roman

Mireille Clapot a suivi le cours du Rhône : née à Belley près du Haut-Rhône, elle part étudier à Lyon, où le Rhône rencontre la Saône. C'est là, après des études d'ingénieure à Paris, qu'elle débute une carrière de jeune cadre dynamique. Plus en aval, elle se fixe près de Tain-l'Hermitage, dans les années 90, au bord d'un Rhône domestiqué et canalisé pour produire de l'électricité. Elle a exercé plusieurs métiers, élevé trois fils, s'est passionnée pour la vie publique et cultive sans relâche, en amateur, un amour de la lecture et de l'écriture. *De l'île Diomède, j'édifierai ce pont* est son premier roman.

PROLOGUE

En attachant mon harnais dans le vieil hélicoptère Sikorsky qui s'apprêtait à décoller de la base Lynne Cox, sur la petite Île Diomède, je me maudis intérieurement de m'être embarquée dans cette aventure. Je n'avais pas du tout le profil pour me retrouver dans une expédition scientifique, encore moins avec ces cinq types sortis de nulle part. Tout avait commencé alors que j'effectuais ma recherche sur les ponts. À force d'écumer les bibliothèques sur le sujet du « pont dans la littérature balkanique », j'en étais venue à m'intéresser aux ponts dans leur ensemble. De recherche en recherche, d'ouvrage littéraire en ouvrage bien documenté, j'étais arrivée à feuilleter la revue *L'Officiel international des Ponts*. Revue à couverture austère, dont la moitié des trente-deux pages était dédiée au carnet de l'École supérieure des ponts : carnet noir

pour les anciens membres décédés, carnet blanc pour les unions et, plus rarement, carnet rose ou bleu. On se doutait bien en parcourant la revue qu'elle était écrite par et pour une poignée d'anciens, s'agrippant désespérément à leurs années d'études, refusant de sortir de leur cercle étroit de connaissances, confits dans leur passion immodérée pour les ouvrages d'art : ponts, viaducs, tunnels. Je feuilletais néanmoins cette revue, en quête de tel ou tel indice me permettant de vérifier la légende de l'Emmuré vivant qui imprègne les Balkans : un pont ne peut résister à la force contraire des éléments, ligüés contre lui, que si en son sein, dans sa pile centrale, on y sacrifie un être vivant – femme allaitante, ou jeune enfant, ou jumeaux – qu'on emmure au cours de la construction du pont. Cette légende me hantait depuis que j'avais découvert sa persistance dans des formes littéraires modernes. J'essayais donc de comprendre, en épluchant cette très ringarde revue des Ponts, quel fondement technique pouvait recéler cette légende. C'est ainsi que dans un numéro récent, entre le carnet et le compte-rendu des dernières retrouvailles de la promotion 1932, j'étais tombée sur l'annonce suivante :

Vous êtes passionné de ponts ? Vous voulez découvrir un projet exceptionnel, remonter à la source de notre histoire ? Soyez le premier à explorer le lieu futur d'un pont unique, avant-gardiste, technologiquement révolutionnaire. Amateurs de confort s'abstenir. Sensations

fortes garanties. Préparez-vous à un sentiment inouï de vertige grâce à cette immersion dans un monde hors du temps et de l'espace.

Suivait un numéro de téléphone. Je l'appelai, fus étonnée de constater que mon nom ne leur était pas inconnu. Je compris vite que ma présence était souhaitée et que cette découverte ne pouvait se faire sans moi qui étais devenue au fil du temps la meilleure connaisseuse – en France, tout au moins – des variations littéraires autour du thème du pont.

Je travaillais alors comme responsable numérique d'une bibliothèque de banlieue. La mise à jour du site Internet étant terminée, et les chantiers de numérisation de nos fonds documentaires pouvant attendre, je demandai un congé sabbatique que j'obtins facilement. Le directeur de la bibliothèque ne me demanda même pas ce que je comptais en faire, tant sa dépression le rendait aveugle et sourd à tout ce que vivait son entourage personnel ou professionnel. Ce soir-là, je quittai la médiathèque d'un cœur léger et téléphonai à la revue, de lectorat national, qui publiait régulièrement mes textes sous un pseudonyme. L'entretien avec le secrétaire de rédaction fut bref :

— Tu as eu ce que tu voulais ? C'est bien. Ramène-nous un beau papier. Tu auras la une. Ne me déçois pas.

— T'ai-je jamais déçu ?

Nous rîmes en même temps. Notre connivence était suffisamment forte pour que ce dialogue minimaliste

équivaille à une déclaration de grande estime mutuelle. Il savait que je resterais longtemps sans lui donner de nouvelles, et que je reviendrais un jour avec une clé USB contenant plusieurs feuillets. Il m'attendrait et tiendrait son engagement, qui m'apporterait la notoriété à laquelle j'aspirais désormais.

L'échéance du départ se rapprochait. Il ne fallait plus tarder. Je mis en ordre mon petit appartement du quartier de la Guillotière. On y accédait, au troisième étage, par un escalier à vis extérieur, qui donnait sur une cour embaumée des mille senteurs de ce quartier bigarré. J'aimais retrouver chaque soir cet environnement familier, même s'il ne satisfaisait pas complètement mes envies d'ailleurs et de voyages au long cours. Ayant bouclé les préparatifs, je me regardai une dernière fois dans le miroir de l'entrée et me détaillai : coupe de cheveux courte (c'en était fini de la tignasse crépue qui avait empoisonné mon adolescence), silhouette sportive, vêtements passe-partout. Cela conviendrait bien à l'image discrète que je voulais donner. Je confiai la clé à la gardienne kabyle qui promit d'arroser les plantes. J'avais laissé sans état d'âme mon téléphone portable dans le tiroir de mon bureau, puisque telle était la consigne. Munie de mon bagage léger, je me rendis à la gare la plus proche, puis, une fois à Paris, je pris un taxi jusqu'aux environs de l'aéroport de Villacoublay en région parisienne.

L'hôtel Prima Luxe où me déposa le taxi illuminait de ses mille néons la zone de Vélizy, déserte et glauque le soir alors que la journée, ses parkings étaient le siège d'un incessant va-et-vient. À l'accueil, l'habituel veilleur de nuit s'incarnait en un jeune garçon à l'accent slave, vêtu d'une chemise bleu électrique qui brillait sous les spots de la réception. Désireux de bien faire, il multiplia les formules de bienvenue, de politesse, de souhaits de bonne nuit, tout en déroulant les formalités de façon professionnelle. À une heure aussi avancée – il était près de minuit –, sa vitalité m'impressionnait. Je le regardai faire, amusée, et son souvenir virevoltant était encore présent en moi lorsque je parvins à ma chambre.

Son énergie contrastait avec l'apathie générale de cette banlieue désertée. En envoyant promener mes chaussures de l'autre côté de la chambre, je ne pus m'empêcher de me remémorer un souvenir d'enfance. C'était la chemise bleu électrique, scintillante, qui avait créé l'association d'idées.

Lorsque j'étais petite fille, les dimanches étaient des jours redoutés, car générateurs du summum de l'ennui. Mon père avait quitté la maison depuis longtemps, et ma mère s'absentait souvent, pour revenir le dimanche soir, épuisée mais visiblement comblée, et pas le moins du monde embarrassée d'avoir délaissé ses filles. J'étais un peu sauvage et me morfondais dans cette maison dont il m'était interdit de sortir et dont aucun ami ne franchissait la porte. Un dimanche de juin, ma sœur aînée me prit en

pitié et m'emmena avec elle rejoindre ses copains. Leur arrogance vis-à-vis de la petite sœur timide n'avait d'égale que ma gaucherie. L'un de ces garçons portait une chemise bleu électrique, comme le réceptionniste de ce soir.

Notre petit groupe contourna la boulangerie-épicerie du coin de la rue, s'engagea dans la rue des Lômes, remonta le contre-canal où nichait un couple de canards, alla jusqu'à la passerelle qui enjambait la rivière. Plus bas, sur l'onde, passaient des canots loués pour l'après-midi contre quelques francs. On s'assit sur le parapet, jambes pendantes. L'un des canots s'approcha et j'y reconnus, aux rames, un garçon de ma classe. Il s'arrangea pour arrêter le bateau juste en dessous du parapet.

— Allez, saute ! m'encouragea le garçon à la chemise bleu électrique.

Je le regardai interloquée, puis terrorisée.

— Mais... il y a au moins quatre mètres.

— Saute, poule mouillée !

Et il me donna une grande tape dans le dos.

Je tombai, plus que je ne sautai. Je poussai un grand cri dont la tonalité me réveille encore parfois en sursaut la nuit.

J'atterris sans savoir trop comment, dans le canot, sur des bras et des jambes. Par miracle, seuls des bleus et des contusions résultèrent de cette chute. Je pleurai beaucoup, plus de mes blessures à l'amour-propre que d'une quelconque fracture ou foulure. Déjà le canot repartait et sur le parapet, le jeune homme à la couleur bleu électrique

enlaçait ma sœur, trop content de s'être débarrassé de la frangine encombrante.

L'évocation de ce souvenir avait, comme d'habitude, ravivé en moi des sensations de souffrance que j'arrivais peu à peu à canaliser. Je refaisais l'histoire : j'avais sauté volontairement, on m'avait applaudie, j'avais fait mon entrée dans la bande grâce à cet exploit. Cet exploit était initiatique. Je m'endormis plus paisiblement que je l'aurais imaginé grâce à cette version apaisante et propice à l'estime de soi.

J'avais pris soin de régler mon réveil et d'activer l'alarme automatique par téléphone. Malgré cette sécurité, je m'éveillai en sursaut alors que la pendulette lumineuse marquait trois heures du matin, et l'insomnie qui en résulta me permit de rassembler mes idées au calme avant le grand départ.

Je menais plusieurs vies en parallèle, mais celle que je préférais était sans conteste celle, peu rémunératrice pour l'instant, qui me permettait de fouiller les archives et les fonds des bibliothèques pour me documenter sur le thème du pont. J'étais tout près de faire éclater une théorie très innovante : construire un pont n'était pas qu'une affaire de techniciens, mais aussi... J'avais une hypothèse mais je devais la vérifier sur ce site exceptionnel. Ensuite je mettrais la dernière main à l'article que j'avais promis à mon ami le secrétaire de rédaction.

J'allais donc vivre quelque chose qui donnerait une impulsion nouvelle à ma vie.

À quatre heures du matin, je n'y tins plus. Je me levai, allumai la télé, pris une douche, remis mes vêtements que j'avais soigneusement posés sur une chaise. La série brésilienne qui dégoulinait de l'écran me conforta dans l'idée qu'une vie routinière n'était pas pour moi. Munie de mon bagage, je descendis à pas de loup, passai devant la chemise bleu électrique qui venait sans doute de s'endormir. Je refermai la porte et partis dans la nuit vers le lieu de rendez-vous.

CHAPITRE 1
VOYAGE VERS LES DIOMÈDE

C'est donc le lundi matin à cinq heures que j'arrivai sur l'aéroport de Villacoublay devant le petit bar du nom de Santos-Dumont, tenu par de jeunes militaires en début de carrière, et qui permet aux passagers très matinaux d'avaler un café.

De loin, je distinguai quelques silhouettes. L'un des hommes se détacha du groupe, vint à ma rencontre et déclara être l'instructeur. Il me serra la main vigoureusement, me souhaita la bienvenue et se tourna vers le groupe d'hommes :

— Voici vos compagnons de voyage : Pierre, Olivier, Nicolas, Thierry et Sami.

Je fus surprise et contrariée par cette nouvelle mais je me forçai à les saluer d'un signe de tête. Je pris par le bras

l'instructeur pour l'emmener à quelques mètres et ne pus m'empêcher d'exprimer à haute voix mon sentiment :

— Je ne pensais pas être accompagnée, je m'étais imaginé être seule.

L'instructeur répondit à voix basse et lente pour étouffer dans l'œuf ce début de ressentiment.

— Ce sont des personnes de qualité, vous savez, et tout aussi dignes que vous de se joindre à cette expédition.

— J'aurais préféré être seule.

Il me dévisagea. Son attention bienveillante me faisait du bien.

— J'entends votre déception mais je puis vous assurer qu'elle ne changera rien au cours des choses.

Son regard, compréhensif mais ferme sous la visière du couvre-chef, appuyait ses dires et je m'efforçai de respirer comme lui, à grandes goulées régulières.

Je comprenais tout doucement qu'il fallait accepter cette contrainte.

Nous franchîmes dans l'autre sens les quelques mètres en direction du groupe. Une clarté encore impalpable dessinait les grands traits du visage de chacun.

L'instructeur me les présenta, cette fois-ci de façon plus détaillée.

Le premier dans l'énumération fut Pierre. J'appris qu'il était colonel dans l'armée de l'air et je remarquai surtout ses lunettes datant des années 70. Il alternait grand sérieux et éclats de rire mal placés, à l'exact inverse de ce que

j'aurais fait : il riait bruyamment quand j'avais envie d'écouter sérieusement. Je devais découvrir par la suite qu'il était veuf, féru de Tchekhov et apte à déjouer bien des pièges tendus.

Vint ensuite Olivier, que je surnommai intérieurement « Olivier-les-femmes » tant il paraissait attiré par les univers féminins, ou du moins par la représentation qu'il en avait. Étrange que je ne me souvienne plus de son visage. Sa première phrase fut à la fois bienveillante et lourde, du genre : « Avec une représentante de la gent féminine, cette aventure promet d'être une réussite. »

Puis l'instructeur désigna Nicolas, jeunot à la coupe de cheveux militaire, épris d'ordre jusque dans sa façon de poser à ses pieds son sac, de le repositionner puis de l'épousseter pour qu'il soit impeccable. Un sobriquet s'imposa comme une évidence : « le facho ». Il se frotta les avant-bras en me regardant de côté et en marmonnant « salut fillette ».

Thierry : pas très net comme garçon, au propre comme au figuré. Des ongles maculés (je les aperçus à la lueur d'une cigarette), des cheveux abondants aux boucles mal démêlées, une peau luisante et des lunettes trop épaisses pour un regard de travers. Compatible avec le mensonge. Facilement hâbleur et soucieux de se mettre en scène. Tendances paranoïaques ? Peut-être. Il tint à préciser tout de suite sa profession, commercial d'une entreprise d'équipement : énergie, service, éclairage...